

Ottavia avait rangé sur une petite table placée près de moi une foule de livres dont elle ne connaissait que la couverture, et elle me les offrait tour à tour, espérant me décider à en ouvrir un. Cette distraction était l'une de celles qu'il était le plus désirable de me faire accepter.

Je secouai la tête et repoussai le volume qu'elle me présentait; mais pour la première fois, je pris la parole, et le son de ma voix fit tressaillir ma fidèle gardienne :

— Non, Ottavia, pas ceux-ci. Je veux un autre livre, un seul : celui qui est enfermé là.

Et du geste, ainsi que du regard, j'indiquai le fond de ma chambre.

Ottavia me comprit, et elle hésita, partagée entre sa joie de l'indice de guérison que venait de lui donner ma réponse, et la crainte de me causer une émotion d'où pourrait naître une rechute nouvelle. Mais, après tant de moyens employés pour me faire sortir de l'état de stupeur immobile où j'étais tombée, il ne semblait pas sage de repousser celui que j'indiquais moi-même. Elle m'obéit donc, et sans repliquer, elle alla ouvrir le coffre d'ébène où était enfermé, comme une relique, le livre de ma mère, et elle me le mit entre les mains.

— Merci, Ottavia, lui dis-je.

Et, mettant mes deux bras autour de son cou, je l'embrassai, et je vis de grosses larmes de joie couler le long de ses joues.

— Et maintenant, laisse-moi, je t'en prie; laisse-moi seule pour un peu d'heure!

Elle hésita encore et me regarda avec inquiétude. Mais, cette fois comme l'autre, après un moment de réflexion, elle céda à ma demande; et après s'être assurée que la place où j'étais n'était exposé ni au soleil ni au vent, elle quitta la terrasse et sortit sans bruit de la chambre.

Je baisai alors la couverture du livre que je tenais à la main, et je l'ouvris avec une solennelle émotion. Il me semblait que, du fond de la tombe, la voix de ma mère allait se faire entendre!

III

13 mai 1801.

«... Ginevra! C'est à elle que je consacre ces pages, à cette enfant qui remplit mon cœur à la fois de tendresse et d'une inexplicable terreur. A cette enfant que j'aime trop et que, peut-être, mes faibles mains ne sauraient pas guider. Et cependant je frémis à la pensée de l'abandonner... Mes forces diminuent pourtant, et je sens que bientôt ma pauvre petite demeurera seule.

«Seule!... Cette parole te semblera dure, mon Fabrizio, et, si elle te tombe sous les yeux, je veux te dire ce qu'elle signifie. Ta tendresse égale ma tendresse, ta prudence surpasse de beaucoup la mienne, je le sais; mais, en vérité, toi aussi, tu l'aimes trop!... C'est moi, moi, sa mère, qui l'ai souvent, tu t'en souviens, ôtée de tes bras, pour y ramener ta pauvre Livia, que tu contraindais par un oubli involontaire, mais qui le pardonnait à sa petite sœur, parce qu'elle aussi, tout comme les autres, répétait que, dès le berceau, Ginevra avait le don d'attirer à elle tous les yeux et tous les cœurs!

«Et pourtant, avec Livia, tu étais parfois indifférent, mais jamais sévère; tandis que lorsque tes yeux, trop indulgents d'habitude pour Ginevra, étaient soudainement frappés de ses défauts, je t'ai vu souvent tenté de passer soudainement d'un excès à l'autre, et il m'a fallu t'implorer alors de laisser au temps de les corriger, et à sa mère.

«Elle a donc grandi ainsi, au milieu de nous... Elle a grandi comme une des fleurs de nos climats qui s'épanouissent dans toute leur beauté, presque sans culture, réjouissant notre cœur et nos yeux, et nous enivrant tous du parfum de sa grâce et de sa caressante beauté!

«Oh! oui, c'était une ivresse! et j'y ai cédé peut-être avec trop de transport; mais cependant, je le répète, seule parmi ceux qui l'aimaient, ce transport a été sans vertige. C'était peut-être, pardonnez-le-moi, Fabrizio, parce que je l'aimais au delà de vous tous, et parce que la tendresse d'une mère participe parfois de la clairvoyance de Dieu lui-même!

«Je la vois, je la connais telle qu'elle est, cette créature charmante à laquelle j'ai donné le jour. Je vois comme dans le miroir d'un beau lac cette âme limpide...; mais je vois des nuages passer sur sa surface... J'en vois venir de loin, s'approcher, s'annoncer, et je tremble en songeant à ce qu'un seul jour d'orage peut soulever, briser et anéantir!»

Le 1^{er} juin.

«Ma Ginevra a accompli aujourd'hui sa quinzième année. La voilà telle que je la vois et telle qu'elle apparaît à tous :

«Sa taille élancée et souple dépasse la mienne de la largeur de ma main, ses grands yeux bruns sont d'une douceur habituellement languissante; mais la surprise, l'admiration ou toute autre émotion imprévue y allument une flamme soudaine qui leur donne alors une expression et un éclat surprenants. Ses cheveux, d'une couleur dorée aussi remarquable que rare en nos climats, se partagent sur son front blanc et pur, avec lequel son nez, d'une régularité parfaite, forme une ligne presque droite, et son profil serait irréprochable si sa bouche n'était plus grande que ne le veut la loi de la beauté classique; mais ce défaut est racheté par l'expression de cette bouche, parfois grave et sérieuse au point d'inquiéter, parfois entr'ouverte par un sourire d'enfant, et souvent aussi épanouie par un rire bruyant comme celui d'une paysanne, et montrant alors les deux plus belles rangées de ses petites dents blanches.

«Et maintenant, ô mon enfant, je veux, avec la même sincérité, regarder ton âme qui n'est bien autrement chère que ton visage, ton âme que j'aime plus que ma vie, et plus que la tienne!

«Au fond de cette âme, grâce en soient rendues à Dieu, à une profondeur inconnue à elle-même, se trouve un diamant de pureté et de vérité qu'il serait plus facile de briser que de ternir; ensuite, comme un souffle puissant, qui, sans pouvoir altérer cette base, cherche à tout remplir, s'agit d'un besoin d'aimer que je reconnais être le plus impérieux et le plus vif de tous ses sentiments; mais, arrivant à la surface, et cachant à la fois ses qualités

et ses autres défauts, se montrent une vanité ardente et puérile, et une irréflexion qui surprendrait chez un enfant de dix ans, mêlée à des élans de passion qui inquiéteraient chez une femme de vingt!...

«La voilà telle qu'elle est, ma pauvre enfant. Voilà le mélange séduisant et redoutable dont se compose la nature étrange qu'elle a reçue en partage.

«O Dieu puissant!... deux ans de vie!... deux ans!... pour que je puisse veiller sur elle jusqu'au jour où je la confierai à un époux qu'elle puisse aimer!... Hélas! ce désir me consume, il m'épuise, il hâte ma fin que j'envisage avec calme lorsque je songe à moi-même, mais avec épouvante lorsque je pense à elle.»

Le 15 juin.

«Tu l'as voulu, Fabrizio, et j'ai cédé à la volonté; mais c'est avec répugnance que je l'ai vue partir pour ce bal. Ta sœur, me dis-tu, se chargera d'elle; mais je connais donna Clelia, elle n'aura d'yeux que pour ses filles, et croira avoir tout fait pour la nôtre lorsqu'elle se sera assurée en arrivant que sa robe n'a point été chiffonnée pendant le trajet, et à son retour, qu'elle n'a perdu aucun des rubans de sa parure. Elle l'éloignera de ses filles, sois-en sûr, car notre Ginevra éclipserait ses cousines, et elle la laissera seule. Seule, au milieu de ce monde où elle apparaît pour la première fois!... Tu souriais en la regardant partir, tu murmurais avec orgueil que jamais on n'avait vu plus jolie créature... Eh bien, Fabrizio, dans ce moment-là j'aurais voulu qu'elle fût laide, ou, du moins, plus que jamais, j'aurais voulu cacher sa beauté à tous les yeux!

«Te souviens-tu de ces paroles d'une reine de France, que tu m'as citées l'autre jour, et que tu trouvais sévères?... Pour moi, je les trouve justes, et elles répondent au cri le plus profond de mon cœur. Oh! oui, comme elle, je préférerais pour l'enfant que j'aime si passionnément, je préférerais mille fois la mort à la moindre souillure!... Les heures passent, et je ne puis me calmer qu'en priant. Il me semble ainsi la protéger encore.

«Clelia m'avait promis de la ramener à onze heures; minuit est sonné et elle n'est pas encore de retour...»

Le 25 juin.

Ces derniers jours m'ont fait mal, et je n'ai pas eu la force d'écrire. Aujourd'hui je me sens mieux, et je puis rassembler mes pensées...

«Mon pressentiment ne m'avait pas trompée, et j'avais raison de penser que le jour de ce bal serait un jour funeste.

«J'ai dit que je l'attendais avec angoisse, et qu'à minuit elle n'était pas rentrée. J'attendis encore après cela une heure entière, éveillée dans mon lit, écoutant au loin le moindre son, prenant vingt fois le bruit de la mer pour celui du carrosse qui devait la ramener... Enfin, vers une heure et demie, les roues se firent véritablement entendre, et bientôt je reconnus son pas léger dans la galerie. Elle avait déjà dépassé ma porte et regagnait sa chambre sans s'arrêter, lorsque Ottavia, qui veillait avec moi, la rejoignit et la ramena en lui disant que je ne dormais pas et qu'elle pouvait me dire bonsoir.

«Elle parut en effet; la lumière que portait Ottavia éclaira son visage... Il n'était plus le même qu'au départ... L'animation de la danse, la fatigue d'une veillée inaccoutumée suffisaient sans doute pour expliquer le désordre de sa chevelure, la pâleur sur son visage, le vif éclat de ses yeux; mais son regard troublé, ses lèvres tremblantes, un mouvement qui, après qu'elle se fut jetée à mon cou, lui fit éviter de me regarder en face, me révélèrent autre chose, et j'attendis avec impatience le lendemain pour l'interroger...»

1^{er} juillet.

«Je poursuis mon récit interrompu l'autre jour : Je sais tout maintenant, car elle ne ment jamais, et sa franchise avec moi égale sa tendresse.

«Oui, à peine arrivée à ce bal, elle fut, ainsi que je l'avais prévu, séparée de ses cousines et placée dans un groupe de jeunes filles qui commencèrent par l'accueillir comme une enfant et lui proposèrent de se placer près d'une table où se trouvaient des sucreries et quelques jouets. En ce moment l'orchestre commença un air de danse, et les deux aînées de la bande se placèrent en avant, de façon à être remarquées par les danseurs, tandis qu'une troisième retenait Ginevra assise, lui montrant des images, et l'assurant tout bas d'un air protecteur qu'elle danserait tout à l'heure avec elle; mais, au son de la musique, elle ne put empêcher Ginevra de se lever vivement et de s'avancer pour regarder la danse qui allait commencer. En faisant ce mouvement, elle attira les regards d'un jeune homme qui marchait lentement et d'un air distrait au milieu de la chambre, sans paraître songer à prendre part à la danse.

«— C'est Flavio Aldini, dit l'une des jeunes filles. Il ne daignera pas venir de ce côté-ci, il nous traite comme des pensionnaires et ne danse qu'avec des femmes que leur élégance a déjà mises à la mode.

«— Je ne l'avais jamais vu, et je le trouve bien tel qu'on me l'avait dépeint. Ne le dit-on pas fiancé à une riche héritière?

«— Lui? il ne songe pas à se marier, je t'assure : je te dis qu'il ne regarde jamais les jeunes filles.

«— Pourtant, ma chère, il me semble regarder très-attentivement de notre côté...»

«En ce moment en effet, celui dont elles parlaient s'approcha vivement du groupe dont Ginevra faisait partie, et sans jeter un seul regard sur ses compagnes, il s'adressa à elle et lui demanda si elle voulait lui accorder la faveur de danser avec lui le quadrille qui commençait.

«Ce fut un triomphe pour ma pauvre Ginevra, rendu plus vif encore par le dépit que venait de lui causer l'air de protection de sa compagne. Elle partit radieuse, enivrée... On l'avait adulée comme une enfant jusque-là. Elle comprit alors tout d'un coup l'admiration que peut inspirer une femme, et cette étincelle mauvaise, ce fut le regard et le sourire de Flavio Aldini qui la fit tomber dans son cœur!

«Flavio Aldini! Comprends-tu, Fabrizio, l'effroi que m'inspire le nom de ce fat insolent, trop bien fait, hélas! pour plaire à des yeux inexpérimentés tels que les siens;

trop capable de s'apercevoir de l'impression qu'il a produite sur elle, de s'en prévaloir et d'en abuser.

«Comme elle était émue, la pauvre enfant, en me répétant chacune de ses dangereuses paroles, et quelle tentation, en effet, pour son orgueil qu'un succès qui attirait sur elle tous les regards et la rendait l'objet de l'envie de celles qui, tout à l'heure, venaient de l'humilier par leur condescendance!... Je la laissais dire. J'aimais à reconnaître que, du moins, le mensonge, corollaire ordinaire de la vanité, ne traversait pas même sa pensée; mais je l'écoutais en tremblant!

«Il lui a demandé le petit bouquet qu'elle portait à son corsage. Elle était bien tentée de le lui accorder, et c'est la crainte d'être vue qui l'en a seule empêchée.»

5 juillet.

«J'ai été obligée de m'interrompre. Ma faiblesse augmenta beaucoup, et je ne puis plus écrire que peu de lignes à la fois sans fatigue. Depuis le 15 juin une anxiété constante me poursuit, je ne puis plus supporter qu'elle s'éloigne de moi un seul instant. Je voudrais la tenir la sous mes yeux, sur mon cœur.

«Hier, je l'ai vue tressaillir au bruit du pas d'un cheval qui passait sous le balcon. Aujourd'hui elle était là, rêveuse, les yeux fixés sur la route qui sépare cette maison du rivage; je l'ai appelée, je lui ai parlé doucement, et elle m'a écoutée. Je voudrais la distraire de ses folles pensées, plutôt que les combattre par des remontrances; on peut la convaincre, on peut la guider par la tendresse, on peut difficilement la réduire par l'autorité... Oh! jamais enfant plus qu'elle n'a eu besoin du cœur et de la main de sa mère!

«Mon Dieu! que votre volonté soit faite : je veux le dire sans murmure, je veux me souvenir que mon amour pour elle n'est rien, rien du tout, en comparaison du vôtre.»

15 juillet.

«J'ai beaucoup de peine à écrire aujourd'hui; c'est à peine, je crois, si je pourrai tracer ici quelques lignes... Mais je voudrais pourtant te rappeler encore, Fabrizio, le souvenir de notre conversation d'hier au soir. Qui sait si elle n'est pas la dernière que nous aurons ensemble ici-bas? Le temps qui me reste est court. Souviens-toi de ma prière, donne-lui promptement un époux qu'elle puisse aimer, et à qui, s'il se peut, elle soit soumise. Pour cela, il faudrait qu'il eût plusieurs années de plus qu'elle; mais à l'âge qu'elle a, un homme, bien jeune encore, peut cependant être assez âgé pour lui inspirer du respect, et ce sentiment est doux lorsque l'attrait s'y mêle. Qui le sait mieux que moi, Fabrizio? le mélange de respect et de tendresse dont tu as rempli mon cœur n'a-t-il pas fait le bonheur de ma vie? Sois-en bien encore, en ce moment où j'achève ces lignes que je n'ai plus la force de continuer... Il faut que je m'arrête... Je voudrais pourtant encore te parler d'elle, de ma Ginevra, de ma bien-aimée. Je voudrais te recommander d'être toujours, vis-à-vis d'elle, doux et patient, et si jamais...

Le manuscrit s'arrêtait là. Oh! quel flot de souvenirs jaillit dans ma pensée à la vue de cette page interrompue : le moment où j'avais vu ce petit livre tomber de ses mains, son sommeil paisible, son terrible réveil, ses paroles entrecoupées, son dernier baiser, mon désespoir, tout se retraça avec une vivacité poignante, et, les lèvres pressées sur les paroles tracées par sa main mourante, je versai un torrent de larmes; mais, cette fois, de larmes salutaires. J'avais déjà cruellement expié ma faute, car c'était précisément l'amer repentir d'avoir affligé le dernier jour de sa vie, et peut-être... d'effroyable pensée! d'en avoir hâté le terme, qui avait donné à ma douleur ce caractère sombre et désespéré, touchant presque à la folie. En ce moment, plus forte, plus calme, plus sage, je compris que je pouvais encore réparer ma faute en obéissant à ma mère, et cette pensée me causa le premier sentiment de consolation qui eût pénétré dans mon cœur. Des résolutions que je n'avais jamais prises se formulèrent dans mon esprit, et il me sembla que j'aurais la fermeté de les tenir.

IV.

Après ce jour je repris mes habitudes ordinaires, et sauf la gaieté bruyante de mon enfance qui avait disparu pour ne jamais revenir, je redevins presque la même qu'autrefois. Cette résurrection inespérée et soudaine ramena la vie sous notre toit désolé, et un éclair de joie reparut sur le visage triste et inquiet de mon père. Inquiet? oui, plus encore que la tristesse, c'était l'inquiétude, une inquiétude presque inexplicable, qu'exprimait son regard chaque fois qu'il l'attachait sur moi. Avait-il d'abord tremblé pour ma vie, et ensuite pour ma raison, au point de ne pouvoir se persuader que je lui étais rendue? et son anxiété pour moi survivait-elle à ce qui l'avait causée? cela pouvait motiver cette vive sollicitude, mais cela ne m'expliquait point une sorte de froideur que je remarquais aussi en lui, au lieu de la tendresse passionnée à laquelle, depuis mon enfance, il m'avait accoutumée. Et lorsque je cherchais à pénétrer la cause de ce changement, une pensée me venait que je repoussais avec effroi, et à laquelle mon esprit refusait de s'arrêter?...

Je n'avais point revu mon frère (l'aîné des deux enfants nés du premier mariage de mon père) depuis ma maladie, et le premier jour où je reparus au souper de famille, il ne s'y trouvait point. Cela ne me causa, au surplus, que peu de regret, car je craignais Mario plus que je ne l'aimais. Je fus donc satisfaite, ce jour-là, de ne trouver à table, avec mon père, que ma sœur Livia, et Ottavia que ses longs services avaient fait passer du rang de femme de chambre à celui de duègne. Je dis duègne, et non pas gouvernante, car elle eût à peine été en état de m'apprendre à lire ou à écrire. Mais elle savait bon nombre de choses plus importantes que celles-là. C'était une de ces âmes bonnes et simples, comme on en rencontre beaucoup en Italie, parmi les personnes de sa classe, inculcées au point de vue des connaissances humaines, singulièrement instruites au point de vue de celles qui se rapportent aux préceptes de la foi chrétienne, à la pratique de sa charité et à la grandeur de ses espérances.

MME. AUGUSTE CRAVEN.

(A continuer.)